

paternaliste. Il arrive dans n'importe quel village et il est à l'aise, il se met en contact avec la population, il lui parle et écoute. Un paysan lui dit : « Fidel, j'ai besoin d'un boeuf, d'un tracteur, ... ». Au retour, Castro le lui envoie. Il a un sens du populaire et il est magistralement démagogue.

• *Cette façon d'agir ne résoud pas pour autant les problèmes.*

— Non seulement elle ne résoud pas les problèmes mais elle les aggrave. Castro ne tient pas compte des critiques. René Dumont me disait que le drame de Castro, c'est qu'il ne veut jamais écouter une seule critique. Quoi qu'il arrive, il fait ce qu'il décide, quitte ensuite à faire son autocritique. Lui, il continue et il fait payer les autres. Cette impossibilité de critiquer, ce manque de débat d'idées et de liberté rendent la vie cubaine militarisée et le système policier. Pas de liberté d'expression, pas de liberté de création, pas de liberté d'être soi, il n'y a que la liberté de départ comme exilé et même celle dernière n'est pas offerte à tout le monde. Castro continue à jouer sur sa popularité pour se maintenir au pouvoir tout en faisant des bêlises, c'est de la démagogie.

• *Et les manifestations populaires, les meetings, les marches, il y a quand même du monde, beaucoup de monde.*

— Tout cela est très réglé. Au début, en 1959-1960, c'était vraiment la fête, le carnaval. On sentait l'enthousiasme. Castro parlait au peuple pendant sept heures quelquefois, il se défouait vraiment en parlant, il y avait une sorte d'hystérie comme pendant les concerts de grandes vedettes de la chanson. C'était la même ambiance. Castro, star, est aujourd'hui fatigué et las. La vedette a conservé un certain prestige. On amène les gens presque de force pour écouter cette vedette. Il faut participer, sinon on vous regarde d'un

mauvais œil. L'absence est très grave. Tout est parfaitement organisé. Cuba est mal organisé, sauf pour ces manifestations. Il y a des phénomènes d'hystérie, les gens qui sont restés à Cuba ont une agressivité contre ceux qui partent. Beaucoup de jeunes sont tout à fait fanatisés, comme sous Hitler ou Mussolini. Ce phénomène existe partout où la jeunesse est encadrée. L'enfance est encadrée à Cuba depuis la maternelle.

— *Retournons aux troupes cubaines stationnées en Afrique. 30 000 soldats sont sur le terrain et quelques milliers d'autres travaillent sur place à Cuba pour la marche de cette entreprise africaine. Cela fait mobiliser beaucoup de moyens et ça doit coûter cher. Qui paie la facture ?*

— Une partie de cette facture est certainement payée par les Soviétiques. Dans les affaires africaines la participation soviétique est très forte. En Angola, le gouvernement doit payer les soldes des militaires cubains, des médecins, des enseignants, etc. Les Cubains qui partent en Afrique sont bénéficiaires. Ils quittent le pays sans être obligés de s'exiler et d'abandonner leurs familles à l'aventure. Ils gagnent à s'envoler dans une telle entreprise. Ils sont sûrement volontaires mais pour fuir le régime castriste. Et c'est utile pour eux et leurs familles. Ils ont droit aux honneurs et leurs familles peuvent acheter dans les magasins réservés aux étrangers. Il est vrai aussi qu'au moment de la guerre d'Angola, il y a eu des jeunes qui ont refusé de partir. En Angola, Cuba a été appelé officiellement, mais, pour l'Éthiopie, les Cubains ne comprennent pas du tout. Le problème de l'Ogaden n'est pas toujours compris par les officiers cubains eux-mêmes.

• *Est-ce que ce dynamisme de la politique cubaine en Afrique est exercé pour camoufler des difficultés d'ordre intérieur, notamment économiques ? Fidel Castro cherche-t-il à produire un effet psychologique à travers son aventure africaine ?*